

Modern French Identities

Béatrice Bonhomme,
Aude Préta-de Beaufort
et Jacques Moulin (éds)

Dans le feuilletage de la terre

Sur l'œuvre poétique de
Marie-Claire Bancquart

Colloque de Cerisy



Peter Lang

Modern French Identities

Béatrice Bonhomme,
Aude Préta-de Beaufort
et Jacques Moulin (éds)

Dans le feuilletage de la terre

Sur l'œuvre poétique de
Marie-Claire Bancquart

Colloque de Cerisy



Peter Lang

BÉATRICE BONHOMME, AUDE PRÉTA-DE BEAUFORT
ET JACQUES MOULIN

Préface

Ce colloque consacré à l'œuvre de Marie-Claire Bancquart a, tout au long, été éclairé par la présence attentive et bienveillante de la poète, qui a noué avec les intervenants un dialogue extrêmement riche. Notre ouvrage s'ouvre d'ailleurs par des poèmes inédits de Marie-Claire Bancquart.

Le dialogue s'est poursuivi, dans une première séquence, avec le peintre Stello Bonhomme, par la présentation d'un travail commun autour du corps, et avec Alain Bancquart, par l'évocation non dépourvue d'humour d'une longue et fructueuse collaboration entre la poète et le compositeur. Alain Bancquart a, en particulier, rendu compte de soixante ans de création commune à l'aide d'exemples musicaux qui permettent de montrer l'évolution de son travail sur des poèmes de Marie-Claire Bancquart, de *À la mémoire de ma mort* (1979) au cycle d'œuvres pour récitante, instruments et électronique, *Appels d'être* (2009), dans lequel est proposée une nouvelle manière d'opérer la synthèse entre le poème et la musique, sous forme de « Musipoème ». Cette communication a permis de réfléchir plus généralement à la question des rapports (délicats) entre la musique et la poésie, auxquels Marie-Claire Bancquart est très attachée. La création, en soirée, d'un « musipoème, » interprété par le flûtiste Pierre-Yves Artaud et, pour la lecture du texte, par Frédérique Wolf-Michaux, nous en a donné un très bel exemple.

La deuxième séquence du colloque a mis en lumière une relation positive de la poète au temps. Béatrice Bonhomme a montré comment la relecture du mythe, au miroir de Mircea Eliade, distord le récit originel et apparaît comme partie prenante d'une des dynamiques les plus attachantes de la création de Marie-Claire Bancquart, qui attend « que revire le signe des choses », qui inverse le temps dans une sorte d'accouchement à l'envers, « en inversion d'un accouchement ». Le temps devient ce « pli » et ce « repli » « de circulation ramassée ». L'inversion du temps permet de réparer le manque, de se réconcilier dans une naissance seconde.

Aude Préta-de Beaufort, à travers la lecture de *Qui voyage le soir*, s'est efforcée de caractériser le *De senectute* de Marie-Claire Bancquart. Alors qu'elle se trouve attelée à l'élaboration de *Rituel d'emportement*, vaste anthologie de sa création poétique jusqu'en 2002, la poète accompagne son parcours rétrospectif d'un texte inédit, *Qui voyage le soir*, geste par lequel elle rouvre l'achevé du monument et le rend aux virtualités vivantes d'une œuvre qui n'a pas dit son « *dernier mot* ». Geste pourtant paradoxal, puisque c'est de la vieillesse que le poète choisit d'écrire, « en bel âge ».

Gabrielle Langlais aborde la question du temps sous l'angle du mouvement ; c'est une notion abstraite, difficilement saisissable et pourtant très présente dans l'œuvre de Marie-Claire Bancquart. La poète parvient à prendre de court la mort en la personnifiant, en rêvant la transmutation de son propre corps, mais pour prendre symboliquement avance sur la mort et « égorger le temps », il s'agit de mettre en place différentes temporalités, de les faire coexister, et avant tout, de procéder à un renversement du temps, en allant vers un non-temps, un non-espace.

La troisième séquence a abordé la question de l'inscription charnelle et cosmologique.

Jacques Moulin a donné écho aux textes de Marie-Claire Bancquart : question complexe du corps ; essai de le visiter du dedans, comme on cherche à pénétrer l'autre jusque dans ses radiographies, les choses jusqu'à leur centre. Cela dans un contexte souvent citadin, et même babélien : car cette poésie tire sa nourriture, mais toujours d'une manière vivante et simple, des mythes et des grands cycles cosmiques. D'où pourrait surgir l'ange qui prolongerait le corps, ange tout entier livré à l'espace infini d'une chair vivante, en partage avec tous ?

Pour Arnaud Villani, l'œuvre de Marie-Claire Bancquart représente un mixte à la fois délicat et rare de la plus grande abstraction et de la plus intense concrétude. Voulant essayer de reconstituer la structure qui permet ce difficile équilibre, le philosophe a appliqué l'idée de phénoménologie husserlienne, notamment avec son intentionnalité, pour sonder une *intentionnalité de poème*. Il parvient, sans quitter le texte de Marie-Claire Bancquart, à interroger le théorique et le non-thétique de poème, bref une conscience-monde-en-poème. C'est un pas au-delà de la phénoménologie même qu'il nous a proposé d'accomplir, avec modestie, mais avec une très notable puissance inventive.

Pour Karin Hilpold, la poésie de Marie-Claire Bancquart évolue autour de l'idée-force de la *perméabilité* : l'homme, avec ce corps qui l'individualise (et donc *isole*) et qui ne cesse de lui rappeler sa sujétion à la mort, peut entrer en contact avec le monde. Il se révèle capable de percevoir autour de lui des signes de vie discrets, infimes souvent et même improbables, comme l'éirement d'un insecte, ou encore la respiration de la pierre... Ces traces de vie, insoupçonnées et d'autant plus émouvantes, lui font prendre conscience que sa propre existence, contre toute attente, n'est pas séparée de ce qui l'entoure, et que le monde, essentiellement fluide et protéiforme, pleinement animé, est tout entier transformation incessante.

La quatrième séquence a mis l'accent sur une ontologie de l'être au monde. En effet, pour Michaël Bishop, éditeur et commentateur averti et généreux de la littérature française, il s'agit d'étudier les recueils de Marie-Claire Bancquart dans l'optique d'une vision à la fois ontologique et plus strictement poétique, qui, tout en étant indivise, irradiante, totale, semble hésiter entre le peu qui reste « marchable » et le sentiment irrésistible, improbable, d'une joie, toujours « caressable ».

Avec une écoute très fine, Arnaud Beaujeu a souligné les intensités passagères qui traversent le recueil *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*. De nos vies fragiles et précaires, Marie-Claire Bancquart intensifie la profondeur, à force de conscience, avec et contre l'éphémère, à coup de sensations dont l'acuité insaisissable a des reflets d'impossible. Chaque mot glisse en équilibre sur le fil du poème, à chaque pas récrit.

Maria Cristina Pîrvu voit l'art d'écrire de Marie-Claire Bancquart comme une poétique du fragment de ciel. L'article suit le trajet, les gestes, les élans d'une poésie qui découpe le monde en morceaux, en petits bouts, en « petits riens », sans le réduire au fini, mais en l'ouvrant, au contraire, vers l'infini. Il interroge aussi le mouvement inverse : le mouvement qui choisit le fragment, le morceau, le vers, le paragraphe pour mieux apprivoiser le grand large du ciel. C'est à partir d'un syntagme comme « les paragraphes du ciel », que l'analyse aboutit à une interprétation poétique de la notion de « style ».

La cinquième séquence a introduit un battement entre la voix et le silence. Ainsi, avec une douce rigueur, Filomena Iooss est restée à l'écoute de la musique et de l'ineffable dans *Terre Énergumène* et dans *Voix*. Plongeant dans la violence

liée à l'éphémère de toute existence, la poésie de Marie-Claire Bancquart « va au plus profond du puits » pour saisir les mouvements intérieurs du corps, les palpitations d'une vie organique obscure et mystérieuse, qui semble néanmoins en accord harmonieux avec le mouvement de l'univers tout entier.

Isabelle Raviolo a mis en évidence avec beaucoup de sensibilité les trois expériences qui donnent à l'œuvre de Marie-Claire Bancquart sa vibration spécifique : celle qu'on peut nommer avec elle « le profond du corps » ; celle de la disparition des dieux entraînant l'épreuve extrême de la mélancolie ; et celle de la poésie, ce « rapport entre l'arbre et les bronches » qui redonne la « verticalité ».

Alexandre Eyriès nous a donné à entendre le souffle du poème dans l'œuvre poétique de Marie-Claire Bancquart. Cette œuvre prend sa source dans la matérialité organique du corps humain ; elle est entièrement sous-tendue par un souffle ample, inspirant un mouvement unique à ses poèmes, et leur permettant de joindre étroitement l'élan vital et la conscience aiguë de la finitude.

La sixième séquence a identifié certains lieux de l'incarnation du poème.

Serge Bourjea a su donner voix avec enthousiasme à l'étrange présence de l'animal qui, des tout premiers recueils (*Mais*, 1969) jusqu'aux plus récents poèmes, s'inscrit dans la poésie de Marie-Claire Bancquart. Entre l'animal et le corps humain semblent se tisser des liens et se jouer le destin d'une poésie qui permet d'effacer toute frontière.

Marie-Joqueviel Bourjea a mis en exergue, de façon à la fois chaleureuse et pénétrante, la joie devant la chose, en analysant l'avant-propos qui engage le geste auto-anthologique de *Rituel d'emportement, poèmes 1969-2001* (2002). Marie-Claire Bancquart y affirme : « Partant de la mort et de la solitude, on pourrait penser qu'il n'y a pas de plénitude à laquelle un poète puisse espérer atteindre, pas de célébration possible. C'est tout le contraire ». Le « registre de célébration », ainsi mis en exergue, a retenu l'attention de la critique.

La septième séquence a permis un dialogue avec des amis poètes et s'est proposé, tout d'abord, d'aborder les problématiques de la prosodie dans l'œuvre de Marie-Claire Bancquart.

Jacques Darras a révélé, à travers l'étude d'un poème assez singulier par son ironie noire, une musique propre, fondée sur le rythme, la longueur des propositions, la syntaxe conceptuelle. Le refus de laisser le chant l'emporter lui est apparu comme une philosophie, une ascèse, une seconde nature. L'abrupt

tient lieu de rime, une grammaire frontale s'affiche là. Et le poème fait face, se déclarant responsable de lui-même.

A succédé à cette analyse un commentaire de *Dans le feuilletage de la terre* par le poète et lecteur attentif Gérard Noiret. Sa longue fréquentation des poètes l'a amené à défendre une conception claire et exigeante de la poésie, loin des chapelles et des sectarismes.

Dans la huitième séquence, Régis Lefort a montré, de façon délicate, comment la poète déplace son regard « juste un peu à côté de l'habituel », ce qui revient à envisager la réalité à nouveaux frais, en l'éloignant et par là même en nous la restituant. Qu'advienne cet événement poétique dans la langue, c'est alors que le lecteur « est regardé », c'est lui que cela *regarde*.

Françoise Delorme s'est attachée, avec toute la méticulosité de la céramiste qu'elle est, à une poésie tout en tensions qui se construit entre mémoire et oubli, assentiment et refus, et accorde une place importante à des formes variées de l'oxymore, dont Marie-Claire Bancquart ranime sans cesse la part contradictoire et violente, plutôt que la part unifiante, parfois si séduisante.

La neuvième séquence a redonné sa place à ce qui ne relève pas de l'humain et se met à l'écoute des voix du passé, permettant à Clémence O'Connor de montrer, avec une acuité élégante et lumineuse, que la poésie de Marie-Claire Bancquart s'abreuve à l'animal, au végétal, au réifié, à ce qui précède ou excède la temporalité humaine. Rendre à l'humain sa part d'inhumain, c'est dénoncer la vulnérabilité criante du corps et de la mémoire, mais aussi resituer la vie et les mots dans un cycle de décomposition et de maturation qui les dépasse.

Claude Ber nous a offert le charme d'une lecture portée par un vrai souffle en abordant le dialogue que l'écriture de Marie-Claire Bancquart entretient avec les voix du passé, notamment celles de l'Antiquité, et la manière dont son écriture se nourrit de cette dernière : non pas académiquement, mais dans un rapport à la « substantifique moelle » de la littérature et du texte, perçus comme objets du monde, comme part de l'expérience du sensible.

Dans la dixième séquence, entre intertexte et poème, John Stout a proposé une lecture très stimulante de la poésie de Marie-Claire Bancquart dirigée par le dialogue avec certains de ses grands aînés : Frénaud, Tardieu, Follain, Jaccottet. Il a tenté d'éclairer les enjeux du lyrisme actuel, dont Marie-Claire Bancquart s'avère être l'une des voix essentielles.

Sylvestre Clancier a présenté une lecture sensible et personnelle de l'œuvre de la poète et a mis l'accent sur la place qu'y occupe l'énigme de l'univers : désir de fusion avec les éléments, mais impossibilité d'entrer dans la métamorphose sans disparaître soi-même... D'où une présence ambivalente de l'angoisse et de la volupté, un double visage de notre destin. On ne soulève jamais qu'à demi le voile d'Isis.

La onzième séquence a mis en scène une poétique des limites. Shirley Jordan a porté un regard très convaincant et précis sur les multiples façons dont poète et lecteur se heurtent aux limites dans cet univers poétique si homogène. Il s'agit des limites physiques, mentales, linguistiques et métaphysiques. Chaque poème constitue donc une mise en scène de nos limites et fête, en même temps, nos « espoirs minuscules ».

Gabriel Grossi a montré avec beaucoup d'élan comment la poésie de Marie-Claire Bancquart revendique, à la fois un lyrisme qui laisse sa part au quotidien et à la sensibilité, et une écriture qui accorde une grande importance à la mythologie, gréco-romaine ou biblique, notamment à travers l'inscription de plusieurs figures mythiques « du Sphinx à Œdipe, de Jésus à Pierre ».

Dans la dernière séquence, entre énigme et quotidien, Michaël Brophy a souligné comment Marie-Claire Bancquart s'emploie à « cadastrer » la vie et comment, par ce travail, son art tente de dégager du flux des épisodes et des accidents du quotidien l'énigme qui y perdure. Il explore cette tactique d'approche et d'approximation d'une poète qui, sachant toute vie sans équivalence, se soucie moins de l'intelligible que du délectable.

Éric Dazzan, se livrant à une efficace mise en perspective historique, a montré comment situer la poésie au quotidien de Marie-Claire Bancquart qui, tout en instaurant une continuité, pose les questions, et entreprend de dépasser les apories du langage et du sujet, par un lyrisme à *bas bruit*.

Conclu par une lecture de Marie-Claire Bancquart, ce colloque s'est tenu dans une belle atmosphère d'exigence et d'amitié. Chacun des intervenants a apporté un éclairage à la fois singulier et pertinent sur les textes de Marie-Claire Bancquart, et nous sommes heureux de penser que ce livre pourra contribuer au rayonnement d'une œuvre comptant parmi les entreprises poétiques majeures de notre temps.